

Le nain des romans arthuriens : une merveille très raisonnable

Laurence Hélix

► **To cite this version:**

Laurence Hélix. Le nain des romans arthuriens : une merveille très raisonnable. Revue d'études culturelles (Dijon), Association bourguignonne d'études linguistiques et littéraires (ABELL), 2006, Le nain et autres figures de la miniaturisation de l'humain, pp.95-106. hal-02926461

HAL Id: hal-02926461

<https://hal.univ-reims.fr/hal-02926461>

Submitted on 31 Aug 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers. L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Le nain des romans arthuriens, une merveille très raisonnable

Les nains, si l'on entend par là des hommes de taille anormalement petite, font partie des figures récurrentes de la littérature médiévale. Le plus souvent, ils apparaissent dans les romans arthuriens, qui mettent en scène les héros et aventures de la matière de Bretagne. Cela n'est à première vue pas étonnant : au Moyen Âge, la matière bretonne doit une grande partie de sa popularité aux multiples prodiges qu'elle met en scène¹ ; les nains, dont la taille échappe aux normes humaines, y trouvent donc naturellement leur place. Si l'on regarde les textes de près pourtant, les choses ne semblent plus si simples ; contrairement aux nains de la littérature germanique, puissants, établis sous la terre, dotés de richesses et de pouvoirs fabuleux², les nains des romans arthuriens semblent en effet bien ternes : la plupart d'entre eux vivent au milieu des hommes de taille « normale », disposent de fortune et de pouvoirs réduits, parlent peu, ne reçoivent pas de nom, *etc.* Sans prolonger pour le moment cette liste un peu déprimante, nous ne pouvons que relever le caractère presque réaliste de ces petits personnages, au point que le médiéviste allemand Fritz Wohlgemuth, au début du XX^e siècle, crut que leurs modèles étaient les nains de cour ; en d'autres termes, estimait ce chercheur, les auteurs français du Moyen Âge n'avaient pas forgé leurs nains en s'appuyant sur un fonds merveilleux : ils avaient simplement puisé leur inspiration dans la réalité la plus immédiate et la plus concrète³.

La thèse de Wohlgemuth n'est aujourd'hui plus de saison : d'autres chercheurs ont, par la suite, rattaché la figure du nain à l'imaginaire celtique⁴ ou, comme Anne Martineau dans une étude publiée il y a peu⁵, démontré la filiation entre le

¹ Dès la fin du XII^e siècle, Jean Bodel répertorie dans la *Chanson des Saisnes* trois champs possibles de récits et les classe selon leur degré de vérité croissant ; logiquement, Bodel cite en premier lieu les « contes de Bretagne », présentés comme « frivoles et agréables » : *Li conte de Bretagne si sont vain et plaisant, / Et cil de Romme sage et de sens apendant, / Cil de France sont voir chascun jour aparant* (*Chanson des Saisnes*, vers 9-11, éd. A Brasseur, Genève, 1989, 2 vol.).

² Sur les nains de la littérature germanique, on pourra consulter les ouvrages de Claude Lecouteux, notamment *Les nains et les elfes au Moyen Age*, Paris, Imago, 1988, et *Les monstres dans la littérature allemande du Moyen Age (1150-1350)*, 3 vol., Göppingen, Kümmerle Verlag, 1982

³ Fritz Wohlgemuth, *Riesen und Zwerge in der altfranzösischen erzählenden Dichtung*, Stuttgart, 1960 (rééd. de celle de Tübingen, 1906).

⁴ Il s'agit du chercheur anglais Vernon J. Harward, dont les travaux furent d'ailleurs assez largement mis en question ; Harward pensait en effet que tous les nains procédaient d'un dieu celte unique, le dieu nain Beli, dont le frère est un géant (*The dwarfs of arthurian romance and celtic tradition*, Leiden, éd. Brill, 1958).

⁵ Anne Martineau, *Le nain et le chevalier. Essai sur les nains français au Moyen Age*, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2003. Cet ouvrage reprend l'essentiel du contenu

nain et le lutin. Ces hypothèses, souvent convaincantes, nous ont incitée à délaissier la question des origines : ce n'est pas l'« archéologie » du nain qui nous intéressera ici. En revanche, la question du « réalisme » et, pour tout dire, de la banalisation des nains, a retenu notre attention : pourquoi, dans de nombreux récits arthuriens, les romanciers mettent-ils en scène les nains sans exploiter – ou si peu – leur potentiel merveilleux ? Pourquoi, fascinés par l'altérité du monde celtique, ont-ils si souvent gommé le caractère fabuleux de ces hommes en miniature ? Il y a là un paradoxe qu'il convient d'élucider.

Cela dit, quoique la « banalisation » des nains soit, au sein des romans arthuriens, un phénomène fréquent et même largement majoritaire, il n'est pas systématique : il reste quelques nains puissants, riches – et célèbres ! – dont il serait malhonnête et réducteur de nier l'existence. Parmi eux figure notamment Auberon, roi de féerie, personnage exceptionnel dont la majesté et les pouvoirs merveilleux semblent contredire les remarques précédentes. C'est pourquoi, dans un second temps, il nous faudra analyser et comprendre ce qui, une fois encore, n'est qu'une contradiction apparente. Ainsi verrons-nous que les nains arthuriens, s'ils n'ont pas tous subi le même type de transformations, ont tous fait l'objet d'une rationalisation dont nous chercherons à éclairer non seulement le mécanisme, exemples à l'appui, mais aussi les causes, assurément moins littéraires que culturelles et religieuses.

I – la banalisation des nains dans les romans arthuriens

Anne Martineau a soigneusement établi le relevé des nains arthuriens ; les classant suivant leur nom (quand ils en ont un), celui de leur maître, leur fonction ou encore les lieux ou objets auxquels ils se rattachent, elle a simplifié la tâche de tous ceux qui, à leur tour, souhaitent étudier les nains des romans bretons. Dans les lignes qui suivent, nous nous appuierons souvent sur ses recherches, conservant et développant les éléments qui nous semblent le plus pertinents pour nos propres investigations.

1. Une influence en recul

De la période des XII^e-XIV^e siècles, on a conservé une cinquantaine de romans bretons en langue d'oïl dans lesquels figurent plus de 160 nains. Ce nombre imposant confirme, s'il en était besoin, leur caractère récurrent et même banal ; hélas, quantité ne rime pas ici avec qualité : trois éléments nous permettront d'illustrer ce point.

Des figures peu individualisées

Soumis à des conventions très fortes, les nains relèvent souvent du stéréotype ; à quelques exceptions près, ce sont des hommes petits, gros, âgés, d'autant plus malaisés à distinguer qu'ils sont rarement nommés : sur les 160 que nous avons mentionnés, 27 seulement ont un nom, soit une proportion de 16 % environ. Il nous paraît également révélateur que leur parenté soit rarement évoquée : les nains sont mariés dans quatre cas seulement et ne possèdent presque jamais de descendance⁶. Or la parenté, comme le nom, permet de donner au personnage une consistance, une « épaisseur » biographique et dramatique dont les nains arthuriens sont donc privés ; bien plus, la rareté de leurs unions et, plus encore, l'absence de descendance, peuvent être doublement commentées : aisément justifiées par la laideur de ces personnages souvent difformes et monstrueux, elles apparaissent aussi comme le moyen d'accroître leur isolement – pour mieux les affaiblir ? – tout en interdisant qu'ils se reproduisent.

Une fonction dramatique réduite

Rarement individualisés, dépourvus de femme et d'enfants, les nains sont souvent confinés à des tâches subalternes – nous y reviendrons dans un instant – et se contentent de jouer les rôles secondaires. Ainsi le nain de la jeune Hélie, dans *Le Bel Inconnu*, tient-il une place qui va décroissant au cours du récit ; plus précisément, il disparaît du roman quand il n'est plus utile aux protagonistes, comme si sa présence n'était justifiée que par les services rendus⁷. Autre exemple éclairant : dans le *Lancelot en prose* apparaît le personnage du nain Groadain, vassal de la dame de Roestoc, qui est, selon West, identique au nain Mabonagrain du *Livre d'Artus* ; or dans le *Livre d'Artus*, Mabonagrain est le *seigneur* de Roestoc : nous voyons ici comment, du *Livre d'Artus* au *Lancelot en prose*, le nain est passé du rang de seigneur à celui de vassal, offrant ainsi, écrit Anne Martineau, « un exemple de plus de dépossession des nains au profit d'autres personnages »⁸.

Des êtres subordonnés

De façon générale, à l'exception d'une vingtaine de nains chevaliers à la fois riches et nobles, les nains des récits arthuriens sont au service d'un personnage plus influent qu'eux. Sans doute peut-on percevoir ici un phénomène de « dédoublement » en vertu duquel le personnage unique et originel du nain puissant et riche a cédé la place à deux individus indissociables (et pour cause !) : le maître et son serviteur ; au maître les richesses et le pouvoir, au serviteur les

⁶ Voir Anne Martineau, *op. cit.*, p. 26-28. Précisons par ailleurs qu'il n'est fait mention d'un père et/ou d'une mère que pour 8 nains seulement sur les 160 répertoriés.

⁷ *Le Bel Inconnu*, de Renaut de Beaujeu, éd. G. Perrie Williams, Paris, Champion, 1991, CFMA n°38.

⁸ *Op. cit.* p. 187.

caractères physiques du nain. Assurément, une telle scission a un intérêt littéraire : le potentiel dramatique d'un couple est plus riche que celui d'un individu ; mais elle confirme aussi l'importance du mouvement qui, dans les récits français, retire au nain sa puissance pour le subordonner à un individu souvent cruel et malfaisant mais physiquement « normal ». D'ailleurs, si l'on regarde de près les quelques nains chevaliers assez chanceux pour conserver leurs biens et leur pouvoir, on réalise bien vite que cette puissance est toute relative. Prenons l'exemple célèbre des trois rois nains du roman de Chrétien de Troyes *Erec et Enide*⁹ : lors de la fête de la Pentecôte, Arthur convoque tous les rois et les comtes qui « de lui tiennent terre ». Suit alors une longue et minutieuse énumération des membres du cortège, clôturée par l'évocation des rois nains Belin (ou Bilis), Grigoras et Glécidalan. Plus exactement, nous assistons à l'arrivée du roi Garras de Cork, accompagné de 500 chevaliers (v. 1962), puis à celle du roi Aguisel et de ses 200 compagnons (v. 1976), eux-mêmes suivis du roi Quarron et de ses 300 compagnons (v. 1983) ; arrive enfin le roi nain Belin, dont Chrétien précise que « pour montrer sa richesse et sa puissance, [il] s'était fait accompagner de deux rois qui étaient également des nains »¹⁰. La disproportion – numérique autant que physique – est à la fois saisissante et comique : malgré leur haute naissance et leur noblesse, les nains semblent n'avoir ni suite ni compagnons autres qu'eux-mêmes. Plus encore, leur arrivée coïncide avec le passage d'une narration omnisciente à une focalisation interne : « on les contempla avec émerveillement », [...] « on les tint en grande affection » ; ainsi relégués en fin de cortège, les trois nains échappent à toute description précise et apparaissent bien esseulés : de leur condition royale subsistent leur titre et leur noblesse, certes, mais de leurs richesses et de leurs sujets, il n'est désormais plus question.

2. Des figures moins effrayantes

Moins riches et puissants que leurs congénères germaniques, les nains des récits français tendent, plus généralement, à perdre une grande partie de leurs traits folkloriques ; ceci se traduit notamment par leur « féodalisation » : dotés d'armoiries, de vêtements et parfois d'un cheval, les nains chevaliers ne se distinguent souvent que par leur taille des autres comtes et rois, c'est-à-dire par un élément physique dont le caractère étrange – à défaut d'être exceptionnel – n'a rien de merveilleux. Mais l'accoutrement n'est pas l'essentiel : en observant les plus célèbres récits médiévaux et, plus encore, en examinant comment, d'une version à une autre, plus tardive, évolue la figure du nain, nous avons repéré un

⁹ *Erec et Enide*, de Chrétien de Troyes, éd. et trad. Charles Méla, Paris, Le Livre de Poche, coll. « La Pochothèque », 1994.

¹⁰ « Por richece et por seignorie, amena en sa compaignie / Belins deus rois qui nain estoient » (*Erec et Enide*, *op. cit.*, vers 1997-1999).

mouvement récurrent en vertu duquel les traits les plus inquiétants s'estompent ou disparaissent ; deux témoins célèbres, le nain de la charrette (qui apparaît dans la légende de Lancelot) et Frocin (dans le mythe tristanien), nous aideront à préciser ce point.

Du royaume des morts à celui des vivants : le cas du nain de la charrette

Dans le *Chevalier de la Charrette* de Chrétien de Troyes, Lancelot poursuit le ravisseur de Guenièvre ; c'est alors qu'il rencontre et interroge un nain qui conduit une charrette d'infamie¹¹. Le nain ne répond pas mais propose au chevalier de monter sur sa charrette ; après avoir hésité un court instant, Lancelot accepte ; ainsi sera-t-il conduit à la tour du lit merveilleux, du haut de laquelle il pourra voir passer sa bien-aimée juste avant que ne disparaisse mystérieusement le nain. Selon la plupart des commentateurs, Guenièvre est morte et ce nain mystérieux, presque muet, joue le rôle de passeur entre le monde des vivants et le monde des morts¹². Cette interprétation est d'autant plus convaincante qu'elle s'accorde avec le rapprochement, bien visible dans le folklore et la littérature germaniques, entre la figure du nain et le monde souterrain des morts. Mais l'on peut aussi retenir de cet épisode la part d'incertitude qu'il recèle : Chrétien a préféré garder le mystère en refusant de préciser la fonction du nain autant que la nature du royaume dont il est le « portier ». Bien plus, quand l'auteur du *Lancelot en prose*, quelques dizaines d'années plus tard, met de nouveau en scène le nain de la charrette, celui-ci a perdu tout caractère effrayant et mortifère : il est devenu bavard et, loin de disparaître, vient réveiller Lancelot pour lui annoncer le passage de Guenièvre. Ainsi le lien entre le nain et le royaume des morts, déjà fort discret chez Chrétien de Troyes, est-il devenu imperceptible.

Du Tristan de Béroul au Tristan en prose : du nain maléfique au nain protecteur

Du vers à la prose, un autre nain célèbre subit une métamorphose ; il s'agit de Frocin, le nain astrologue du roi Marc. Dans la version de Béroul, rédigée dans le dernier tiers du XII^e siècle, Frocin est un personnage maléfique : il révèle le secret du roi Marc (qui, comme chacun le sait désormais, possède des oreilles d'âne) et trahit les amants, allant jusqu'à répandre de la fleur de farine entre le lit

¹¹ Au début de l'épisode, Chrétien assimile de façon explicite la charrette du nain aux piloris de son époque, précisant que « Qui a forfet estoit repris, / S'estoit sor la charrete mis / Et menez par totes les rues / S'avoit rores enors perdues / Ne puis n'estoit a cort oïz / Ne enorez ne conjoïz » (« Tout criminel pris sur le fait était placé sur la charrette et mené à travers toutes les rues. Il était exclu de toutes les dignités, il n'était plus écouté à la cour ni accueilli avec honneur ou dans la joie. » – *Lancelot*, de Chrétien de Troyes, vers 333-338, éd. et trad. Charles Méla, Paris, Le Livre de Poche, coll. « La Pochothèque », 1994).

¹² Rappelons que Jean Frappier a été le premier à rapprocher la charrette du nain, dans le *Lancelot* de Chrétien de Troyes, de la karr an ankou (« charrette des morts ») du folklore breton.

d'Iseut et celui de Tristan afin que leurs empreintes fassent éclater le scandale de leur adultère. Finalement décapité par Marc, Frocin évoque la figure du diable, notamment par la façon dont il détourne l'astronomie, science céleste, pour la mettre au service de ses projets malveillants¹³. Mais au siècle suivant, dans la version en prose du *Tristan*, Frocin a disparu ; plus précisément, il a cédé la place à deux nains dont le caractère maléfique est largement estompé : le premier reste un puissant devin au service de Marc, mais cet élève de Merlin agit désormais pour le bien des amants, dissuadant même le roi de tuer le jeune Tristan ; le second, serviteur et protecteur de la femme de Segurades, connaît la liaison entre sa maîtresse et Tristan ; cependant, loin de trahir les deux amants, il choisit de les aider et vient les prévenir lorsque Segurades est sur le point de les surprendre.

3. Une humanisation délibérée et maîtrisée

Les exemples précédents éclairent le processus de « banalisation » des nains ; selon nous, ils incitent aussi, et surtout, à voir dans ce processus un mouvement réfléchi et volontaire. Avant d'en aborder les causes, nous nous arrêterons un instant sur ce point en nous appuyant, une fois encore, sur des exemples célèbres.

Equitan : une figure ambiguë

Dans les *Lais* de Marie de France, nous croisons le personnage d'Equitan, que les manuscrits identifient soit comme homme (Equitan est *sire des Nauns*, c'est-à-dire des « Nantais », dans le ms. *H*) soit comme nain (Equitan est *sire des nains* dans le ms. *S*). D'une édition et d'une traduction à l'autre, les interprétations divergent et le doute demeure, permis par l'absence de tout autre trait spécifique aux nains chez le personnage éponyme. Nous ne savons pas de façon certaine si Marie de France a fait d'Equitan le seigneur des Nantais ou des nains ; mais si, comme le pensent la plupart des commentateurs, il existe bien un lien entre cet Equitan et Aquitan, nom donné par Eilhart d'Oberg et Gottfried de Strasbourg au nain du roi Marc, alors, sans aucun doute, Marie a voulu suggérer au lecteur l'origine « merveilleuse » d'Equitan tout en gommant les traits physiques et folkloriques susceptibles de confirmer son appartenance à la famille des nains ; en d'autres termes, nous pensons que Marie a délibérément employé ce prénom afin que ses lecteurs prennent mieux conscience de la transformation – qui est, en l'occurrence, une humanisation – du personnage¹⁴.

¹³ Ainsi est-il révélateur que Frocin, examinant le ciel, se fonde sur l'observation plus précise de l'étoile nommée Lucifer ! (voir *Tristan de Béroul*, Paris, Le Livre de Poche, coll. « Lettres gothiques », 1989, vers 322).

¹⁴ Dans le même ordre d'idées, il nous paraît révélateur que le personnage de Guivret le Petit, dans *Erec et Enide* de Chrétien de Troyes, ne soit jamais appelé « nain » de façon explicite, alors que son nom, pour tout lecteur médiéval, est associé à la figure du nain.

Le nanisme comme maléfice : l'exemple d'Evadéain

De manière révélatrice, l'humanisation du nain se produit parfois au sein d'un même récit. Prenons l'exemple du personnage d'Evadéain, dans l'Estoire de Merlin : durant toute la première partie du récit, le nain Evadéain ne suscite que rires et sarcasmes ; venu à la cour d'Arthur avec sa bien-aimée afin de se faire adouber chevalier, il doit faire face aux moqueries du sénéchal Keu et à l'incrédulité de Guenièvre, incapable de croire en l'amour d'un couple si mal assorti. Après le départ du nain et de son amie pourtant, Merlin lève une partie du mystère en révélant qu'Evadéain est victime d'un sort ; la suite confirmera cette révélation en mettant en scène plusieurs exploits du nain puis sa métamorphose : à la faveur d'un nouveau coup du sort, le nain difforme retrouve sa beauté originelle¹⁵. Cette représentation du nanisme est en soi intéressante : les métamorphoses successives auxquelles nous assistons, parce qu'elles tendent à assimiler le nanisme à un état transitoire et ne mettent en jeu que les apparences, retirent à la figure du nain une grande partie de son inquiétante étrangeté. On ajoutera que ce cas n'est pas exceptionnel : on aurait pu développer ici la mésaventure de Rosette la Blonde, transformée en naine dans le Didot-Perceval avant de retrouver sa forme originelle ; là encore le nanisme de la jeune fille apparaît tel un maléfice provisoire et réversible que le romancier dissipe à son gré au terme du récit.

II – Le nain exemplaire, ou la merveille circonscrite

Au vu des remarques précédentes, il paraît indispensable de prolonger notre étude afin de réfléchir aux raisons de ce que nous avons présenté comme une « neutralisation » du nain. Selon nous en effet, il ne suffit pas d'affirmer que « le merveilleux pur ne semble pas correspondre au goût français »¹⁶ ; car les auteurs médiévaux auraient pu se contenter d'éliminer les nains de leurs récits, ce qu'ils n'ont absolument pas fait – rappelons qu'on dénombre près de 160 nains dans le corpus arthurien. Si, comme nous avons cherché à le démontrer, la métamorphose du nain traduit bien un mouvement volontaire, c'est qu'elle correspond à un projet dont il nous faut à présent identifier la teneur. Pour ce faire, nous reviendrons sur le cas de ces nains d'exception, évoqués en introduction, dont le caractère merveilleux reste sensible : plus visibles, et donc plus faciles à observer

¹⁵ Une fée que Gauvain n'a pas saluée lui a lancé un sort : il prendra l'apparence du premier homme qu'il rencontrera ; or cet homme, chacun l'aura compris, est Evadéain ; autrement dit, la métamorphose d'Evadéain est réciproque de celle de Gauvain, qui prend – lui aussi de façon temporaire – l'apparence d'un nain (*L'estoire de Merlin, The Vulgate Version of the Arthurian Romances*, by O. Sommer, vol. II, The Carnegie Institution of Washington, Washington, 1908).

¹⁶ Anne Martineau, *op. cit.*, p. 126.

que les trop discrets « nains-serviteurs », ils nous permettront d'affiner nos remarques et de mieux saisir la nature et les causes des transformations subies.

1. Entre inversion et rédemption : le cas du nain Auberon

Il est impossible d'évoquer les nains et leur métamorphose sans parler du plus célèbre d'entre eux : Auberon. Bien que celui-ci soit surtout connu comme héros d'une chanson de geste, *Huon de Bordeaux*¹⁷, il n'est étranger ni au monde arthurien ni à la sphère romanesque ; il se présente en effet comme le fils de la fée Morgane – autrement dit comme le neveu du roi Arthur – et fait l'objet d'une généalogie complète dans le *Roman d'Auberon*, écrit pour servir de préface à *Huon de Bordeaux* ; rappelons enfin que c'est un autre roman, *Ysaye le Triste*, qui, à la fin du XIV^e siècle, met en scène le nain Tronc et dévoile la façon dont celui-ci devient finalement Auberon.

De Tronc à Auberon et de l'ombre à la lumière

Dans la perspective qui est la nôtre, l'étude du couple Tronc-Auberon a le grand intérêt d'éclairer le processus de métamorphose sur lequel nous travaillons : Tronc est le plus cruel et le plus meurtrier des nains arthuriens ; c'est aussi le plus petit, comme si son créateur avait accumulé et forcé en lui les traits spécifiques du nanisme (Anne Martineau le présente d'ailleurs comme un « pot-pourri » de motifs arthuriens !) ; quant à Auberon, c'est un personnage positif, lumineux, dont la petite taille est contrebalancée par une extraordinaire beauté. Autrement dit, le passage de Tronc à Auberon peut être assimilé à une « inversion » suivant laquelle le nain, personnage laid, mortifère et chtonien, se pare d'une beauté éclatante et presque solaire¹⁸ : Auberon lui-même ne s'affirme-t-il pas « aussi beau que le soleil d'été »¹⁹ ? Nous pouvons aller plus loin en observant la généalogie d'Auberon : fils de la fée Morgane – nous le rappelions à l'instant –, il a pour géniteur Jules César et compte parmi ses ancêtres saint Georges ; ainsi, par le miracle – et l'artifice – de la généalogie, le narrateur associe aux racines celtiques du nain le prestige de racines antiques et bibliques.

De l'inversion à la conversion

De Tronc à Auberon, nous sommes passés de l'ombre à la lumière et de la cruauté à la vertu. Une fois encore la figure du nain, potentiellement menaçante, a donc

¹⁷ *Huon de Bordeaux*, éd. Pierre Ruelle, Paris-Bruxelles, PUF, 1960. *Histoire de Huon de Bordeaux et Auberon, roi de féerie*, traduction François Suard, Stock-Moyen Age, 1983.

¹⁸ Plusieurs études se sont penchées sur le nom du nain Auberon. Les rapprochements phonétiques ne manquent pas, notamment avec le personnage d'Alberich, nain aux pouvoirs surnaturels qui apparaît dans le poème allemand d'Ortnit. Il n'est pas interdit néanmoins de rapprocher le nom d'Auberon du mot aube, ce qui renforcerait le lien entre le personnage et l'idée de lumière.

¹⁹ Traduction François Suard, *op. cit.*, p. 104.

perdu ses traits les plus inquiétants ; sur le plan de la représentation, souligne d'ailleurs Daniel Poirion, « les forces maléfiques sont surtout figurées par des géants, tandis que le nain est bénéfique »²⁰. Mais la métamorphose du nain s'accompagne ici d'un travail « généalogique » qui laisse transparaître un projet moins littéraire que culturel et, pour tout dire, religieux. Car Auberon ne se contente pas d'égaliser en beauté le soleil d'été ; il est, « après le Seigneur, l'homme le plus beau qui ait jamais été » ; bien plus, l'une des fées qui se pencha sur son berceau lui accorda le privilège d'amadouer toutes les bêtes, même les plus sauvages ; enfin, explique-t-il à Huon : « je connais tous les secrets du paradis, et j'entends les anges chanter là-haut dans le ciel ; je sais que je ne vieillirai jamais, et à la fin, quand je voudrai mourir, mon trône est installé auprès de Dieu »²¹. On ne saurait mieux dire que la métamorphose et l'inversion prennent ici des allures de *conversion* !³ D'ailleurs saint Georges, qui figure parmi les ancêtres d'Auberon, n'a certes pas été choisi par hasard : connu pour avoir terrassé le dragon, il est celui qui, dans sa cuirasse étincelante, a dompté les puissances païennes et chtoniennes ; ainsi annonce-t-il l'éclat et le miracle du nain Auberon qui, en échappant au monde souterrain de ses confrères « germaniques » et à l'univers nocturne d'un Frocin, illustre à sa façon la victoire de la lumière divine sur les ténèbres païennes²².

2. De nouveaux nains pour des hommes nouveaux ?

La « neutralisation » et la « métamorphose » du nain dans le roman arthurien, nous l'avons compris, répondent avant tout à la volonté de domestiquer cette figure, de l'humaniser, et de la débarrasser de ses relents païens afin de lui ôter son caractère menaçant. De telles transformations doivent donc être mises en relation avec la place croissante de la religion chrétienne, ou, plus précisément, avec l'influence grandissante de l'Église sur la production artistique et littéraire du XIII^e siècle : qu'on pense ici à la christianisation du Graal²³, à l'éclosion d'une

²⁰ Daniel Poirion, *Le merveilleux dans la littérature française du Moyen Âge*, collection « Que sais-je ? », Paris, PUF, 1982.

²¹ *Idem*, p. 106. Il est intéressant de faire le parallèle entre Auberon et Merlin : fils du diable et d'une jeune vierge à la vertu parfaite, le conseiller d'Arthur est un enchanteur à la nature ambivalente, bonne ou mauvaise selon les cas, alors qu'Auberon est de nature exclusivement bonne, comme si, dans la légende, tout le mal était pris en charge par le diable.

²² On notera par ailleurs que la démarche d'Ysaÿe le triste, qui revient aux sources de la légende, tout comme celle d'Huon de Bordeaux, qui retrace la généalogie d'Auberon, contribuent à « éclairer » le personnage et à en dissiper le mystère.

²³ Pour illustrer de façon convaincante – et rapide ! – ce processus de christianisation, on rapprochera les titres de deux œuvres célèbres : au *Conte du Graal* de Chrétien de Troyes (vers 1181) succède au XIII^e siècle la *Queste del saint Graal*.

poésie mariale inspirée de la poésie courtoise ou à la relecture chrétienne des fêtes païennes²⁴.

Outre cette raison religieuse, et venant la compléter, une raison plus fondamentale, touchant à l'évolution des mentalités, doit être ici évoquée : quoique la brièveté d'un article laisse trop peu de place au développement d'un problème fort complexe, nous voulons rappeler que l'emprise grandissante de l'Eglise est elle-même indissociable d'un sentiment de peur et de doute chez les contemporains. De fait, si l'on observe l'histoire des mentalités, c'est au XIII^e siècle que les hommes prennent davantage conscience de leur faiblesse²⁵ : craignant de ne pas accéder au Paradis, doutant d'eux-mêmes et de leurs vertus, ils multiplient les pèlerinages et les croisades pour mieux échapper à la damnation et aux ruses du diable. Alors que la réflexion sur le démon se fait plus intense, celui-ci devient omniprésent dans l'iconographie et la littérature : artistes et écrivains mettent en exergue sa puissance dans le monde matériel et sa capacité à tromper l'homme²⁶. Or ces aspects ne sont nullement marginaux pour notre étude ; car le nain, lié au monde des morts et aux puissances souterraines, semble incarner les facettes les plus inquiétantes – car les plus incontrôlables – du démon. C'est pourquoi, même si le roman, comme genre et comme langue, reste au XIII^e siècle le lieu privilégié de la merveille, l'exemple du nain nous paraît emblématique d'une époque charnière, ambiguë, où la merveille, étonnante par essence, engendre l'inquiétude autant que le plaisir. Pour les romanciers, il s'agit alors non pas tant de multiplier les apparitions de la merveille que de maîtriser et de circonscrire celle-ci, offrant ainsi au lecteur la vision rassurante d'un monde où le nain est un être dépouillé de ses pouvoirs, le produit d'une métamorphose temporaire, ou encore une figure solaire, lumineuse, dont les origines folkloriques sont contrebalancées – et finalement neutralisées – par la mention d'ancêtres vaillants (féodalisation) et saints (christianisation).

²⁴ Le XIII^e siècle voit notamment la fixation du dogme et des obligations chrétiennes, ce qui n'est pas sans conséquence sur l'attitude de l'Église à l'égard des superstitions et déviances : pour le clergé, il faut désormais éliminer les restes du paganisme, mais aussi épurer les croyances et les pratiques de la ville et de la campagne.

²⁵ Bien entendu, cette évolution est elle-même indissociable des bouleversements qui affectent la société : la puissance et l'équilibre du pouvoir monarchique – dont l'art gothique est par excellence l'emblème – ne compensent pas le déclin de la société féodale ; ils n'occultent pas non plus les premiers signes de la crise économique et politique qui éclatera au XIV^e siècle.

²⁶ Ainsi le *Merlin en prose* de Robert de Boron, qui s'ouvre sur le célèbre « conseil des démons », montre-t-il le diable décidé à attaquer toute une famille et la future mère de Merlin. De même la *Queste del Saint Graal* met-elle en scène la lutte permanente du Bien, incarné par Galaad, contre le Mal, représenté par Satan

Pour conclure

Des quelques études qui précèdent, il ressort que les romans français de la fin du XII^e siècle et, plus encore, ceux du XIII^e siècle, ont neutralisé les nains de deux manières différentes : soit ils leur ont confié un rôle secondaire, les privant de leurs pouvoirs et les subordonnant à un maître plus puissant, soit ils ont évacué leurs traits les plus étranges et les plus inquiétants, qu'il s'agisse de leur rapport au monde des morts, de leur accointance avec le diable ou, plus visiblement, de leur laideur physique. C'est ainsi qu'Auberon, à la manière du nain de la charrette dans le *Lancelot en prose* ou du nain devin dans le *Tristan en prose*, nous semble participer d'un mouvement de « rédemption » du nain médiéval, lui-même indissociable d'une vaste entreprise de « conversion » qui cherche à gommer les racines folkloriques et païennes d'un grand nombre de figures ou/et de motifs.

Notre étude l'a montré, ce n'est pas tant la merveille et la magie qui posent problème aux auteurs médiévaux que sa face païenne et sombre. C'est pourquoi, une fois la menace écartée, une fois la métamorphose du nain opérée et « entérinée » en quelque sorte, celui-ci pourra revenir au premier plan, récupérant même, dans les récits plus tardifs, quantité d'éléments païens jusqu'alors estompés. Ce n'est pas un hasard si « dans les romans du XIV^e siècle nous sont dévoilés de nombreux éléments folkloriques soigneusement passés sous silence par les écrivains des siècles précédents »²⁷. Alors que le danger semble écarté, alors que l'indépendance des écrivains, sans doute, est un peu plus grande à l'égard de la religion²⁸, le roman peut à nouveau s'ouvrir à l'étrangeté des mythes celtiques et rendre plus manifeste l'origine « lutine » des nains : ces derniers, moins inquiétants et plus amusants²⁹, tendent alors à se rapprocher du bouffon, dont la fonction est de faire rire plutôt que pleurer. Ainsi offrent-ils, dans le cadre romanesque, l'exemple d'un cheminement comparable à celui du diable théâtral, souvent effrayant dans les miracles du XIII^e siècle, mais ridiculisé dans les mystères de la fin du Moyen Âge³⁰.

Laurence HELIX
Université de Reims

²⁷ Anne Martineau, *op. cit.*, p. 17.

²⁸ Même si, au long du Moyen Âge, cette indépendance reste relative, on rappellera ici le poids grandissant des ateliers de copistes laïcs à la fin de la période médiévale, qui tendent à rééquilibrer la part immense réservée jusqu'alors aux ateliers monastiques.

²⁹ Voir aussi Anne Martineau, *op. cit.*, p. 16.

³⁰ Rappelons à ce propos qu'une telle représentation du diable, grotesque et ridicule, constituera l'un des principaux reproches faits aux mystères du XV^e siècle et contribuera à leur condamnation par le parlement de Paris en l'an 1548.